

LA VIE PARISIENNE CHEZ LES GONCOURT

Le contenu du *Journal* d'Edmond et Jules de Goncourt excède de beaucoup le programme de son sous-titre *Mémoires de la vie littéraire*. S'il est vrai que les deux frères se sont consacrés à évoquer, à côté de leur propre carrière, les événements marquants de celles de leurs confrères, ainsi que les mœurs et les pratiques de ces derniers, leur intérêt pour le monde contemporain va au-delà. À ne s'en tenir qu'à sa première moitié, soit la période qui va de 1848 à 1870, close à la fois sur le plan historique et sur le plan personnel (la mort de Jules), on voit aisément que le *Journal* s'attache à tous les aspects de la vie du Second Empire. Il comporte en outre une part autobiographique qui l'apparente au journal intime. Pour ces deux raisons, la peinture de la vie parisienne est une constante de cette narration au jour le jour. Le milieu de vie des deux frères, à part quelques brefs voyages et séjours en province, est en effet Paris, un Paris dont ils profitent pleinement grâce aux conditions de leur vie familiale, sociale et matérielle. Célibataires, jouissant d'une aisance financière qui les dispense de tout travail forcé, curieux de tout, ils côtoient, certes à des degrés divers, en exerçant leur grande capacité d'observation, tous les milieux de la capitale, sans être rivaux à aucun. Il est donc facile de considérer leur œuvre comme un document de première main sur la vie parisienne, un tableau précis encore qu'éclaté et sur certains points parcellaire. Il faut toutefois dépasser la dimension strictement référentielle pour se pencher sur l'essentiel, la vision très personnelle de cette vie parisienne sur laquelle ils ont porté les jugements les plus divers, avec une propension néanmoins à la critique allant dans le sens de leur pessimisme foncier. La vie parisienne, enfin, ne prend son sens que par comparaison avec la vie provinciale dont le *Journal* propose une représentation elle-même très contrastée mais sans laquelle il serait difficile de comprendre ce que les Goncourt ont à la fois aimé et détesté dans Paris.

On doit à la mobilité des diaristes et à leur absence (relative) de préjugés une image kaléidoscopique de la vie parisienne. Ils ont un pied dans le grand monde, dès l'instant qu'ils sont invités aux dîners de la Princesse Mathilde (à partir du 16 août 1862). Devenus assez vite ses familiers, ils sont de toutes les fêtes, notamment une brillante soirée où il leur est donné de contempler (sans toutefois lui être présentés) le couple impérial (21 janvier 1863). La Princesse, en dépit de sa liberté de manières, reçoit en altesse impériale, avec laquais en grande livrée et vaisselle plate. En revanche, rares sont les incursions des Goncourt dans l'aristocratie d'Ancien Régime. Ils ne sont que plus sensibles aux manières élégantes et affables d'un collectionneur, le comte de la Béraudière, qui les accueille dans son hôtel particulier de la rue de Poitiers (15 mai 1861). D'autre part, il est vrai que par goût ils fréquentent peu la bourgeoisie parisienne.

Ce qu'ils évoquent le plus volontiers c'est le Paris des lettres et des arts qui est aussi le Paris du plaisir, le principal bénéficiaire de la « fête impériale ». Dans leur jeunesse, ils se frottent au journalisme, et évoquent l'atmosphère des bureaux de *L'Eclair* (janvier 1852) ou de *Paris* (janvier 1853). Ils hantent aussi les lieux de sociabilité des hommes de lettres où se rencontrent artistes débutants, célébrités, journalistes et bohèmes. Ils fréquentent une institution du Second Empire, l'établissement *Dinocbau*, le « restaurateur des lettres¹ », selon la formule d'Eugène Chavette, qui voit défiler le tout-Paris littéraire dans sa modeste salle du premier étage, à l'angle des rues Bréda et Navarin (4 juin 1856, juillet 1856, 7 novembre 1856, 3 décembre 1856). Ils citent en passant une autre institution, la Brasserie des Martyrs, la « grande hôtellerie de l'intelligence² » comme l'appelle A. Delvau (18 mai 1857). L'univers des théâtres est également bien connu d'eux. Leur désir d'être joués les conduit très tôt à fréquenter les acteurs et les directeurs de salle. Par exemple, dès 1851, ils font la connaissance de Mme Allan, puis d'Arsène Houssaye, le directeur du Français. Le *Journal* relate bon nombre de premières ou de reprises : *La Tireuse de cartes* de Séjour et Mocquard, à la Porte-Saint-Martin, en 1859, *L'Escamoteur* de Dennehy et Brésil, à la Gaîté, en 1860, *La Tour de Nesle* de Dumas à la Porte-Saint-

1. *Physionomies parisiennes, Restaurateurs et restaurés*, Paris, A. Le Chevalier Editeur, 1867, p. 91.

2. *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris*, Paris, Dentu, 1862, p. 103.

Martin, à nouveau (1861), *La Conjuración d'Amboise* de Bouilhet, à l'Odéon (1866), *Les Idées de Madame Aubray* de Dumas fils, au Gymnase (1867), sans oublier la première de leur propre drame, *Henriette Maréchal*, le 5 décembre 1865 à la Comédie-Française, drame qu'ils voient jouer également dans un théâtre populaire, à Montparnasse. À l'occasion de ces représentations ils dépeignent les maisons des acteurs qu'ils sollicitent, entrent dans les foyers, les coulisses, assistent aux répétitions, observent aux entractes le public parisien des premières, ou encore soupent avec les auteurs. Leur gazette du monde des théâtres est complétée par le récit de dîners où ils sont régulièrement invités, en particulier par Gisette Desgranges, la maîtresse de Dennery, ou encore par l'actrice Lia Félix, la compagne de leur ami Saint-Victor. De plus le panorama des théâtres s'élargit avec l'évocation de spectacles qu'ils affectionnent tout particulièrement, ceux du cirque mais aussi les luttes de *l'Arène athlétique* (18 septembre 1867).

Par ailleurs, ils prennent une large part aux « plaisirs de Paris », pour reprendre le titre du célèbre ouvrage d'Alfred Delvau. On les voit à différentes reprises au bal de l'Opéra (4 février 1860, 13 décembre 1862, 3 mars 1864) ou encore chez Mabilille (4 juillet 1857, 28 juin 1863, 23 avril 1865, 21 mai 1866), voire dans des établissements plus populaires comme le Casino Cadet (hiver 1865). L'univers de la grande restauration leur est familier. Ils dînent fréquemment au *café Riche*, soupent parfois à la *Maison d'or* ou au *café Anglais*, soit dans les restaurants les plus prestigieux et les plus chers du boulevard des Italiens. D'autres excellentes tables ont aussi leur faveur : Véfour où ils dînent en compagnie de Sainte-Beuve et de la truculente actrice Lagier (2 mai 1863), Voisin, Philippe, et, évidemment, Magny, le grand restaurant de la rive gauche, associé aux célèbres dîners littéraires qu'ils organiseront à partir de 1862 avec Gavarni, Veyne, Sainte-Beuve et Chennevières. Soupant parfois en cabinet particulier avec des filles, les Goncourt se laissent entraîner dans les maisons closes, dont la plus reluisante est celle de la Farcy (13 décembre 1857) ou dînent à la table d'illustres impures comme la maîtresse d'Aurélien Scholl, la Barrucci (8 novembre 1863), Jeanne de Tourbey, amie de Flaubert et maîtresse du prince Napoléon (20 janvier 1869), et enfin la Païva chez laquelle Gautier les introduit (24 mai 1867). Il leur arrive aussi de se mêler à la foule, au bal officiel de l'Hôtel de ville (28 avril 1858), à la fête de l'Empereur (15 août 1863), et aux courses au Bois de Boulogne (3 mai 1863). Il serait fastidieux, quoique révélateur de leurs habitudes de Parisiens, d'énumérer tous les cafés dans lesquels ils sont entrés au hasard de leurs pérégrinations et de leurs rencontres.

De façon plus originale, ils ne s'en tiennent pas strictement aux circuits de la jeunesse dorée, en faisant quelques incursions, du moins dans les premiers temps du *Journal*, dans les territoires de la Bohème artistique et littéraire : arrière-boutique du marchand de tableaux Peyrelongue (1852), obscurs cabarets des Halles où les entraîne leur ami le bohème Pouthier (9 juillet 1857), bistinguos affectionnés par Gavarni. Ils participent même à une chasse aux rats nocturne (janvier 1855), expédition digne de figurer dans les anecdotes de Privat d'Anglemont.

Ont-ils eu à présent connaissance de la vie du peuple de Paris ? Leurs expériences en la matière sont demeurées très ponctuelles. Elles se bornent à quelques instantanés de rue (animation populaire rue des Fossés-du-Temple, magasins du passage Vendôme, juillet 1855, mouvement du boulevard de Strasbourg, août 1855, foire aux pains d'épices, barrière du Trône 20 avril 1857, atmosphère d'un café sur la place de l'Hôtel de Ville, fréquenté par des gardes nationaux, 22 mai 1865) ou à quelques aperçus sur le monde de la basse prostitution, sans doute donnés d'après témoignages dans un fragment de l'année 1853, ou dus à une équipée *in situ* chez des ouvrières dénichées par Aurélien Scholl au Faubourg du temple (12 juin 1857).

L'orientation artistique de la vie des deux frères les conduit enfin à enrichir de façon personnelle leur approche des multiples facettes de Paris, où ils accomplissent des circuits bien particuliers qui les conduisent aux archives, par exemple lorsqu'ils travaillent à *l'Histoire de la Société pendant la Révolution* (1854), ou à l'hôpital Saint-Antoine, pour les besoins de *Sœur Philomène* (1861), ou encore les entraînent sur les quais, à la recherche de l'objet rare qui satisfera leurs goûts de collectionneurs. On reviendra plus loin sur un aspect non négligeable de l'existence parisienne des deux frères, les moments d'isolement nécessités par le travail créateur et quelquefois par la passion de l'eau-forte.

Ce rapide inventaire pourrait laisser croire que le *Journal* ressemble à la chronique mondaine ou au « Fait-Paris » des journaux de l'époque. Or si les sujets sont bien les mêmes, le regard porté sur la vie parisienne diffère de celui, nettement épicurien, des chroniqueurs.

La forme d'intérêt de même que la gravité, voire l'amertume grinçante du ton adopté sont à l'opposé de la gaité qui s'impose d'ordinaire en ce domaine, le fameux « esprit parisien ».

Il est indéniable cependant que les Goncourt sont attachés à la vie parisienne. Paris est « leur centre » au point qu'ils peuvent se languir de son atmosphère, au cours de leur voyage à Rome : « Ici, au bout de quelque temps, le poétique de la vie amène chez un Français un revenez-y du parisianisme. Et il se surprend à l'heure du crépuscule [...] à se répéter quelque énorme mot cynique à la Grassot ou à la Lagier, comme pour se rendre l'odeur saine du ruisseau de Paris. Rome donne la nostalgie de la blague³. » Une remarque lapidaire succédant à un séjour à la campagne va dans le même sens : « Été un peu savoir et revivre à Paris⁴. » Un instant tentés par l'exil en Belgique, ils reconnaissent que c'est une solution impossible : « mais il y a une patrie, Paris et le ruisseau⁵. »

L'amour qu'ils portent à la ville et à ses usages s'enracine dans la nostalgie du vieux Paris dont ils retrouvent des traces encore vivantes, dans les récits de Gavarni sur les parties de plaisir nocturnes de 1830, « étonnant[e]s », « merveilleu[s]es » par leur innocence enfantine, et « qui ont eu l'air d'avoir très peu besoin du fouet et du charme irritant de l'orgie⁶ ». On les sent tout heureux de rencontrer à la Closerie des Lilas, et « là seulement – le type physique de la femme de Gavarni, la petite souris de Paris », ainsi que de la « grosse joie », « du vrai rire⁷ », de même qu'une station au café de la Régence, au coin de la rue Saint-Honoré, les plonge dans le Paris de 1770, qu'une visite au café des Aveugles au Palais-Royal leur rappelle « le vieux plaisir de Paris⁸ ».

Mais le Paris de leur temps les attire par ses contrastes, par ces « oppositions d'existence » : « Quels extrêmes ! Des existences de vif-argent et des existences d'escargot⁹ ! » Ils admirent encore qu'on ne s'y étonne de rien, qu'un millionnaire puisse ne pas y faire d'effet, ou bien que devant le péristyle de la mairie où ils marient leur cousin, « passe une putain ravissante, semant le musc, le désir, la lueur de ses nuits ». Ils concluent : « La vie, Paris surtout, ont de ces rencontres, de ces coudolements de choses contraires¹⁰. » Eux-mêmes en font l'expérience : « Hier, nous étions dans le salon de la princesse Mathilde. Aujourd'hui, nous sommes dans un bal du peuple, à l'Élysée des Arts, au boulevard Bourdon. J'aime ces contrastes. C'est monter la société comme les étages d'une maison¹¹. »

L'intérêt sociologique s'efface devant une vision plus purement esthétique de la capitale. Les Goncourt savent qu'ils sont des artistes foncièrement citadins : « Notre force est de nous maintenir [...] dans la pure description de l'homme, en ne lui donnant d'autre entour que le milieu qu'il faut, cette nature faite de ses mains, de ses goûts et de ses vices qu'on appelle une ville¹². » Il incombe à l'art de fixer les spectacles fugaces de la ville, caractéristiques du temps. Ils auraient souhaité que le dessinateur Valentin fit « des tableaux comme Mabilles, la Morgue, un cabaret de la Halle, etc. ; enfin prendre un tableau dans le plaisir et la douleur, à tous les étages et dans tous les quartiers¹³. » Pour leur part, s'ils n'ont pas réalisé ce programme, ils n'en excellent pas moins à saisir des instantanés typiquement parisiens, au service d'une poétique de la modernité : fin de soirée dans un café, coucher de soleil sur le passage des Panoramas (« Jamais je n'ai eu l'œil ni le cœur plus réjouis qu'à voir ce pâté de plâtre, tout barbouillé de grandes lettres, tout sali, tout écrit et puant si bien Paris. Tout est à l'homme ici »), réveil de

3. *Journal*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1989, t. II, 10 juillet 1860, p. 580 ; 3 mai 1867, p. 80-81.

4. *Journal*, t. I, 7 juillet 1858, p. 368.

5. *Ibid.*, 30 janvier 1858, p. 326.

6. *Ibid.*, 29 novembre 1860, p. 635.

7. *Ibid.*, 15 juillet 1863, p. 986.

8. *Ibid.*, 3 octobre 1863, p. 1014 ; 23 octobre 1864, p. 1111.

9. *Ibid.*, 27 octobre 1861, p. 740.

10. *Ibid.*, 18 avril 1865, p. 1155.

11. *Ibid.*, 9 février 1863, p. 931.

12. *Ibid.*, 9 avril 1861, p. 683.

13. *Ibid.*, 20 août 1855, p. 143.

l'activité de la rue après une nuit de bal, crépuscule spécifiquement urbain tombant sur le Boulevard¹⁴.

Bien qu'incontestable, l'admiration s'efface le plus souvent devant la critique. Les Goncourt considèrent sévèrement la vie parisienne parce qu'elle est le reflet d'une époque qu'ils jugent vulgaire et corrompue : « Plus j'étudie le XVIII^e siècle, plus je vois que son principe et son but étaient l'amusement, le plaisir – comme le principe et le but de notre siècle est l'enrichissement, l'argent¹⁵. » D'où une inflation des jugements portant sur l'immoralité de Paris. Tous les milieux sont vénaux : les femmes du monde vendent aux riches étrangers leurs salons, la nouvelle génération des hommes de théâtre « s'est élevée d'elle-même à calculer uniquement ce que rapporte un couplet », les journalistes vivent dans une « atmosphère de facilité, de corruption. Il n'y a point de pourriture comme ce métier-là¹⁶ ». La xénophobie des Goncourt vient d'ailleurs du fait qu'ils estiment que les étrangers tuent le plaisir parisien à coup de millions. La bassesse est également partout répandue, dans la bonne société (« À Paris, un salon ouvert, des dîners, des glaces excusent tout¹⁷ »), dans les ateliers aux « mœurs crapuleuses », dans le peuple dont une page virulente de 1857 stigmatise « les vices tout crus » de « ces mâles et femelles crapuleuses ». Les deux frères sont obsédés par la prostitution qui s'affiche avec impudence dans les loges des premières théâtrales (« chose admirable qu'un théâtre, comme cercle de débauche »), sur la scène (ils appellent le théâtre de féerie un « bordel »), aux terrasses des cafés, « assise en plein éclat de gaz », ou encore au bal masqué où « le Plaisir est mort » parce qu'il n'y a plus que « des affaires, partout des affaires », bref « un trottoir¹⁸ ». Quant au fameux esprit parisien, dont s'enorgueillissent leurs compatriotes, il fait preuve, selon eux, d'un cynisme affligeant. À la table de Giset, une « société étrange » tient des propos « à déflorer un fœtus », même les petites filles dans la rue sont contaminées par la blague du « nouveau Paris¹⁹ ». Le comble est atteint au café-concert : « Il y a comme une essence de crapulerie dans les nouveaux plaisirs de Paris. Tout ce que la musique et le rire ont d'ignoble et de dégradé, une sorte d'Opéra-Comique tombé dans le ruisseau avec des refrains d'idiot, la pastorale jouée en blague infecte sur des pipeaux de Daumier, des chants gâteux scandés par des joies épileptiques, voilà l'Opéra du voyou : l'Alcazar²⁰ ! »

Plus généralement, la sottise ou du moins la médiocrité intellectuelle sont le lot de milieux réputés brillants : « Ce serait un grand débarras de bêtise humaine et d'imbécillité élégante, qu'une machine infernale qui, par un beau jour, tuerait tout le Paris qui fait, de trois à six, le tour du lac du bois de Boulogne²¹. » On sait de reste comment les deux frères s'en prennent constamment aux hommes de lettres et aux journalistes coupables d'agitation stérile, de conformisme intellectuel, bien qu'ils soient récompensés pour leur faux talent, grâce à une conspiration contre la véritable intelligence : « Il nous semble être dans le monde des gogos et des abonnés. Nous avons sur la tête des succès d'imbéciles qui font du bruit. Partout le succès se baisse à ce qui est bas²². » Pour eux, à la Brasserie des Martyrs, symbole ordinaire du brassage d'idées qui enfièvre la capitale, s'étale « une coterie malsaine de l'impuissance et du rien ». On sait aussi qu'ils n'ont cessé de déplorer la quasi-absence de salons littéraires, tués par le journal, et qu'ils ont laissé quelques portraits satiriques d'un type bien parisien, le journaliste boulevardier illustré par Edmond About, Gustave Claudin, Aurélien Scholl.

Quand il s'agit de juger la capitale sur le plan strictement hédonique, c'est peu de dire que les Goncourt ne se montrent guère enthousiastes. Ils dénigrent les lieux de plaisir les plus cotés. Ainsi un cabinet particulier de l'illustre *Maison d'Or* est « horrible à voir » par le mauvais

14. *Ibid.*, juillet 1855, p. 127 ; 1^{er} juillet 1856, p. 185 ; 17 février 1863, p. 937 ; 23 avril 1863, p. 958.

15. *Ibid.*, 17 octobre 1861, p. 740.

16. *Ibid.*, 10 octobre 1861, p. 738 ; 27 avril 1861, p. 689.

17. *Ibid.*, 24 juin 1861, p. 712 ; 16 janvier 1859, p. 435 ; 12 juin 1857, p. 274 ; 16 janvier 1864, p. 1046.

18. *Ibid.*, 1^{er} mars 1862, p. 776 ; 22 mai 1863, p. 969 ; 16 janvier 1864, p. 1046 ; 18 janvier 1857, p. 231.

19. *Ibid.*, 14 décembre 1862, p. 904 ; 30 mai 1863, p. 971.

20. *Ibid.*, 25 mai 1864, p. 1063.

21. *Ibid.*, 8 mars 1865, p. 1143.

22. *Ibid.*, 18 mai 1857, p. 261.

goût de sa décoration. Les restaurants servent une « exécrable nourriture ». Le « plus connu des bordels de Paris, la Farcy », « ce petit paradis dont les attachés d'ambassade parlent comme d'un rêve des *Mille et une Nuits* » est « un sale hôtel garni » qui, s'il subsistait à une destruction de la capitale, ferait croire « que nous fûmes un peuple de portiers, culbutant des laveuses de vaisselle dans le décor et le mobilier d'un roman de Paul de Kock²³ ». Plus généralement la suprématie du boulevard des Italiens est remise en question : « Oui, cette bande de terre comprise entre la rue de Helder et la rue Grange-Batelière, c'est le morceau du monde le plus gai : le croyez-vous²⁴ ? » Bals et promenades, contrairement à une idée reçue, sont peuplés de femmes dépourvues d'élégance²⁵. Monde et demi-monde ne sont pas plus amusants l'un que l'autre : chez la Princesse Mathilde, tout est souvent « très plat – et les choses même imprévues qui arrivent, très bourgeoises [...]. Vous croyez bêtement à un roman, c'est un salon. Il n'y a plus de princesses²⁶. » Mais le « grand monde du théâtre est aussi ennuyeux que le monde. Les femmes voulant y être comme il faut, y étouffent dans la contrainte comme dans un corset moral²⁷. » Les grandes courtisanes ne cessent de les décevoir : chez la Païva, c'est « une conversation de gens gênés, comme dans du faux monde, et qui se traîne²⁸ ». Les autres ne valent pas mieux, « aucune ne sort[ant] [...] de la classe des prostituées²⁹ ». Les parties fines en cabinet particulier, si caractéristiques des plaisirs de Paris, sont jugées ignobles, qu'il s'agisse des soupers de leur cousin Villedeuil (« fêtes lugubres et toujours poursuivies par le guignon ») ou d'une « petite fête » organisée par leur cousin chez Voisin (« c'est bruyant, bête, brutal, gluant³⁰ »).

La vacuité du plaisir parisien en vient à être dénoncée sur un plan presque métaphysique, lorsque les Goncourt dévoilent l'envers du décor. La vie parisienne, à de certains instants, vidée de sa fausse substance, ne fait que rappeler la mort inéluctable. Rien ni personne n'y échappe. Les répétitions théâtrales ont « quelque chose de nocturne, de silencieux, de funèbre ». On dirait une danse de spectres : « Les acteurs et les actrices inertes ou marchant automatiquement, arpentant le foyer dans l'entracte silencieusement, machinalement, comme dégonflés des passions de leurs rôles. Point d'entrain. Les machinistes mêmes, funèbres et muets dans le travail. C'est une cuisine lugubre et fantomatique que celle du plaisir du public³¹. » La Païva trônant dans sa somptueuse salle à manger a « une figure qui, sous le dessous d'une figure de courtisane encore en âge de son métier, a cent ans et qui prend ainsi, par instants, je ne sais quoi de terrible d'une morte fardée³² ». Le salon de la Princesse Mathilde, à l'occasion, semble « ennuyeux, froid, automatique, fantomatique »³³. Le lendemain de la fête est le moment clef pour en saisir le néant : « Revenu ce matin à quatre heures : Paris mort, muet et fermé. Un cadavre de ville, quelque chose d'étrange et de majestueusement triste et imposant. Cette ville pétrifiée qui vous fait penser qu'un jour cette ville mourra³⁴. »

Cette vision subjective n'a rien d'étonnant dès l'instant qu'on prend en compte la propension à la mélancolie des deux frères. Pour qui affirme en effet que « la dominante de la

23. *Ibid.*, 13 décembre 1857, p. 320.

24. *Ibid.*, 22 février 1863, p. 939 ; 2 octobre 1864, p. 1104 ; fin mai 1856, p. 173-174.

25. Au bal de l'Hôtel de Ville : « Des femmes sans type, laides et joyeuses qui puent la misère décente des ménages de petits employés [...] », 28 avril 1858, p. 349 ; « Aux courses du bois de Boulogne, le plus beau monde : il est laid ! Une race d'hommes inélégante, presque provinciale, épuisée sans la distinction d'une race épuisée. La femme, laide : laideur de la femme du monde [...]. Aucune distinction, aucun signe, aucun charme de femme comme il faut » (3 mai 1863, p. 962).

26. *Ibid.*, 31 décembre 1862, p. 914.

27. *Ibid.*, 21 novembre 1859, p. 490.

28. 24 mai 1867, t. II, p. 84.

29. 8 novembre 1863, t. I, p. 1028.

30. *Ibid.*, novembre 1852, p. 59 ; 19 février 1869, t. II, p. 204.

31. 26 février 1858, t. I, p. 331 ; 15 octobre 1863, p. 1017.

32. 31 mai 1867, t. II, p. 88.

33. 14 septembre 1864, t. I, p. 1099.

34. *Ibid.*, 9 juillet 1857, p. 282.

vie est l'ennui, l'impression de gris³⁵», l'existence, toute parisienne qu'elle est, ne se règle pas sur le modèle contemporain et se révèle forcément décevante. Les retours dans la capitale coïncident toujours avec la fin d'une illusion permise par la distance. Paris ne réserve jamais rien de nouveau aux voyageurs rentrés au bercail, « les étalages sont des rabâchages », « Paris nous semble gris, les femmes nous semblent laides, les roues des voitures nous semblent avoir des chaussons de lisière³⁶. » Il leur faut subir de nouveau la monotonie d'un quotidien jugé uniforme et plat. Paris est impuissant à secouer la morosité des deux frères qui souffrent de toutes les nuances d'un ennui chronique, « ennui vague, qui n'a pas d'objet et qui se promène partout », ennui qui décolore le réel au point que les rumeurs de la capitale semblent « des nouvelles de petite ville de province », « ennui plus noir, plus profond » suscitant des pensées d'exil volontaire³⁷.

De plus, au sein de la capitale, les deux frères se sentent isolés. Leur solitude est d'abord d'ordre affectif. Ils se plaignent de la sécheresse de cœur des hommes de lettres avec lesquels ils dînent chez Charles-Edmond ou au restaurant Grosse-Tête, mais aussi des mondains qu'ils rencontrent dans le salon de la Princesse Mathilde : « On sort de là le cœur froid, comme si on avait passé la soirée au milieu de vivants de glace³⁸. » Ils caressent vainement le rêve d'être accueillis par une famille affectueuse et souffrent de se « sent[ir] vivre dans une hostilité ambiante³⁹ ». La solitude en fait est le lot de l'homme de lettres du XIX^e siècle, qui selon eux, à la différence de celui du XVIII^e, « ne fait plus partie de la société, [...] n'y règne plus, [...] n'y entre même plus⁴⁰ ». Mais plus profondément elle est inhérente à la vocation littéraire. Les créateurs ne peuvent que travailler à l'écart, loin de l'agitation de la vie parisienne. Ainsi, à propos de Flaubert, mais en songeant aussi à eux-mêmes, ils corrigent une idée reçue : « Oh ! l'amusante erreur ! Ces hommes – que le bourgeois voit toujours en fêtes, en orgies, vivant le double des autres hommes –, n'ayant point une soirée à donner à l'amitié et à la société ! Ouvriers solitaires et renfoncés, vivant loin de la vie, avec une pensée et une œuvre⁴¹ ! » L'isolement n'est plus alors subi sur le mode négatif, il serait plutôt revendiqué comme la marque de leur nature d'élite, de leur culte du beau. L'extérieur s'efface au profit des « choses d'intelligence et d'art » : « Des livres, des dessins, des gravures bornent notre vie, nos yeux mêmes de tous côtés⁴². »

Il leur faut néanmoins retrouver la trépidation de la vie parisienne, quand il s'agit de satisfaire aux autres exigences du métier des lettres, à savoir être publiés ou joués sur un théâtre. Plus question alors de s'isoler ou de céder au spleen. Au moment des représentations d'*Henriette Maréchal*, en 1865, ils s'étonnent de l'activité débordante dont ils font preuve mais en sont plutôt fiers. Quatre ans plus tard, lors de la publication de *Madame Gervaisais*, ils s'en plaignent : « Oh ! c'est bien nous qui aurons été les martyrs de nos livres[...]. »⁴³ Tirillés, comme le dit le philosophe Martin dans *Candide*, entre « les convulsions de l'inquiétude » et « la léthargie de l'ennui⁴⁴ », ils pensent trouver un havre dans leur installation d'Auteuil : « Vivre à l'horizon de Paris vous donne l'impression d'une espèce de planement au-dessus de la gloriole du Boulevard [...]. Il y a recul qui remet les petites choses et les petites gens de la vie littéraire à leur place. Seulement un petit fond de crainte, que cette vie pacifiée et encampagnardée n'émousse en vous l'aigu de la littérature et la fièvre du travail⁴⁵. »

Cette restriction finale amène à envisager la vision que les Goncourt ont de la province. Si Paris les déçoit autant, il serait logique de penser qu'ils trouvent des charmes à une forme

35. *Ibid.*, 26 février 1865, p. 1141.

36. *Ibid.*, 10 juillet 1860, p. 580 ; 30 septembre 1860, p. 619.

37. *Ibid.*, 23 avril 1860, p. 556 ; mai 1860, p. 564 ; 2 avril 1859, p. 447.

38. 31 janvier 1869, t. II, p. 196.

39. 6 mars 1867, *ibid.*, p. 68.

40. 11 mai 1859, t. I, p. 453.

41. *Ibid.*, 25 février 1860, p. 537.

42. *Ibid.*, 19 février 1862, p. 773.

43. 15 janvier 1869, t. II, p. 195.

44. Voltaire, *Romans et Contes*, Paris, Garnier, 1960, Chapitre trente, p. 219.

45. Novembre 1868, t. II, p. 179.

d'existence différente. Or le discours qu'ils tiennent sur la province fait état des mêmes réserves que les propos sur Auteuil. On ne peut toutefois nier qu'ils ne soient attachés à la vie campagnarde, ne serait-ce que par la force des souvenirs heureux de l'enfance. Jules évoque le paradis perdu de Gisors, chez son ami Louis Passy et parvient même à le retrouver, du moins fugitivement, comme en témoigne une lettre à Aurélien Scholl, insérée dans le *Journal* : « Le meilleur des loisirs, un paradis tranquille et familial où vos serviteurs ont guéri de l'ennui [...]... jusqu'à demain. » Le bonheur dû à la présence d'une belle nature et d'une vie de famille patriarcale ne saurait donc être qu'une parenthèse. C'est bien ainsi que les deux frères envisagent leurs séjours provinciaux : « Ce sont les vacances de [leur] tête et de [leur] caractère⁴⁶. » La province repose de Paris. L'isolement y est inconnu : « [...] les chiens de province sont bien autrement heureux que les chiens de Paris. À Paris, un chien est un passant. Il est seul. Je vois ici les chiens sur la place, ils sont une société⁴⁷. » L'existence devient calme sans être triste : « Ici une détente que rien ne donne à Paris, pas même le repos, la paresse, l'absence de visites. À Paris, il y a une certaine circulation d'esprits nerveux, une atmosphère qui dans la retraite la plus absolue, à travers la porte la mieux fermée, passe, vous poursuit, vous tourmente, vous enfièvre⁴⁸. » Rien ne vaut la vie à la campagne pour faire taire la pensée, se réconcilier avec le corps, jouir des sensations élémentaires procurées par le grand air et la bonne nourriture. Les Goncourt parlent d'« allégresse bête », d'« hébètement doux et heureux », voire de « santé bestiale » ou de « triomphes de l'animalité⁴⁹ ».

Ces éloges, au demeurant ambigus, sont contrebalancés par des critiques tout à fait « parisiennes ». Comme beaucoup d'autres, les Goncourt trouvent à la vie de province des défauts spécifiques. S'ils célèbrent souvent l'excellence de la chère, ils ne sont pas à l'abri de déconvenues, quand, par exemple, à Bordeaux, chez les parents d'Aurélien Scholl, ils font « un assez triste dîner d'apparat, où l'avarice se débat avec l'ignorance absolue de ce que mangent les honnêtes gens⁵⁰ ». Plus grave, la province est non seulement mesquine, mais aussi franchement immorale : leur ami Collardez leur révèle ses vices sans nombre (« l'inceste, la sodomie, l'usure, les haines implacables, les vengeances anonymes, les jalousies sourdes »⁵¹). Eux-mêmes dénoncent, exemples à la clef, non seulement « l'immoralité secrète, hypocrite », mais « l'immoralité patente [...] qui tombe sous la justice, qui ressort de la cour d'assises ou de la police correctionnelle⁵² ». La province se caractérise aussi par une certaine lourdeur d'esprit qui va de la bêtise pure et simple au manque d'aisance, de brillant : « J'ai remarqué que les imbéciles, supportables à la campagne, sont insupportables à Paris. Ils ne sont plus en situation. Il faut la province aux parents : c'est leur cadre⁵³. » Ou encore : « À quoi reconnaît-on un provincial ? À la peur effarée et éternelle du ridicule, terreur qui n'existe pas pour le Parisien⁵⁴. » En dépit de leur amitié, ils concentrent sur Flaubert toutes leurs attaques en la matière : dans son « récit de plaisanteries formidables à Rouen », ils voient la « preuve de la persistance provinciale » ; « il y a un fond de provincial et de poseur chez lui », « le charme manque à ses gaîtés de bœuf » ; son génie est un génie... « de province » ; dans sa conversation il tient ses paradoxes « péniblement en équilibre, comme un hercule de foire ou, plutôt simplement comme un provincial outré » ; il transforme le salon de la Princesse Mathilde où il s'« épate », en un « salon de province ». Il inspire sans doute enfin un aphorisme

46. 6 au 24 septembre 1859, t. I, p. 473.

47. *Ibid.*, 20 juillet 1857, p. 285.

48. *Ibid.*, 3 juin 1864, p. 1077.

49. *Ibid.*, 29 juillet 1863, p. 992 ; 2 décembre 1866, t. II, p. 52 ; 17 décembre 1867, p. 121. Voir aussi la correspondance : « Nous sommes si occupés à digérer et à suer, que cela [ne pas avoir répondu à Louis Passy] est presque pardonnable. C'est ici la vie animale dans son plein développement. On pourrait dire de pareilles sous-préfetanches qu'il n'y fait pas d'idées, comme on dit de certains endroits qu'il n'y fait pas d'air. » (11 juillet 1849, *Correspondance générale*, Paris, Champion, 2004, p. 88).

50. *Ibid.*, mai 1854, p. 94.

51. *Ibid.*, 15 avril 1860, p. 554.

52. *Ibid.*, 12 juillet 1861, p. 714.

53. *Ibid.*, 4 janvier 1863, p. 918.

54. *Ibid.*, 1^{er} janvier 1865, p. 1129.

péremptoire : « On pourrait définir le provincial : l'homme qui n'a ni la mesure ni l'à-propos⁵⁵. »

De plus, loin de toujours les délivrer d'eux-mêmes, la province secrète un ennui bien à elle, qui s'infiltré partout : « Ici l'ennui s'étend jusqu'à la cuisine. Il y a des sauces stagnantes. Il y a une platitude dans le coulis. Il y a dans le poulet rôti quelque chose du récit de Thérémène. » L'humour est certes sensible dans ces remarques gastronomiques de même que dans l'affirmation suivante : « En province, la pluie est une distraction », mais il est bien absent de ce constat navré : « Un ennui profond, désespéré. Le temps me semble retarder. » Le rythme de l'existence provinciale les ramène à leur obsession : « Il y a quelque chose de plus mort que la mort, c'est le mouvement d'une place d'une ville de province⁵⁶. » La hantise de la mort est aussi ce qui détourne les deux frères de la nature. Lorsqu'ils envisagent de vivre aux simples abords de Paris, dans une maison entourée d'arbres, ils mettent ce désir, tout relatif, de campagne sur le compte d'une démission, d'« une première vieillesse de corps et d'âme⁵⁷ ». Le plus souvent ils affirment « être insensibles ou à peu près aux choses de la nature⁵⁸ ». On peut être étonné par de telles réticences, quand on songe aux nombreuses très belles pages que le *Journal* consacre à des impressions champêtres. Mais elles s'expliquent sans doute par « ce goût de la campagne » qui « à certains moments chez l'homme, est le besoin de mourir un peu⁵⁹ ». Quand ce besoin est remplacé par la crainte, la condamnation de la nature est absolue : « La nature pour moi, est ennemi ; la campagne me semble mortuaire. Cette herbe verte me semble un grand cimetière qui attend⁶⁰. » C'est pourquoi les Goncourt pour qui seul existe « cela qui passe et [...] effleure l'âme », « visage de femme et parole d'homme », sont inévitablement rejetés vers Paris.

Ainsi il n'y a pas une vision de la vie parisienne dans le *Journal* des Goncourt mais une multiplicité d'approches, ce qui rend la conclusion difficile. Bien que rarement neutres, ils ont laissé un document exceptionnel sur le Paris du Second Empire, dont ils ont connu les hauts lieux et les personnalités. Citadins dans l'âme, ils ont pu parfois se ressourcer en province, mais pour en rencontrer très vite les limites et proclamer la suprématie de Paris, Paris, « le véritable climat de l'activité de la cervelle humaine », la « capitale de tous les excès », forcément chère par conséquent à des hommes qui avouent « aim[er] en toutes choses [...] l'excès »⁶¹. Mais jamais dupes des apparences, ils ont aussi détesté les vulgarités et les petitesesses de leurs contemporains, des hommes de lettres notamment, qu'un sens aigu de l'observation leur interdisait d'idéaliser, de même qu'une disposition mélancolique les empêchait de jouir sans réserve de la fête impériale. « Plus que personne, nous sommes de ce temps-ci », affirmaient-ils. Cette adéquation à l'époque leur a permis de cerner la modernité, la couleur typique de l'existence parisienne contemporaine, saisie dans ses nuances fugitives. Mais ils ajoutaient : « Et contraste singulier, plus que personne aussi, il nous semble que nous sommes d'un autre temps⁶². » Ce décalage explique la distance prise par rapport à un présent décevant, cette nostalgie d'un Paris révolu plus fantasmé que réel. Mais il y a un autre nom pour désigner cette dualité irréconciliable : la fascination.

Joëlle BONNIN-PONNIER

55. *Ibid.*, 25 février 1860, p. 537 ; 16 mars 1860, p. 545 ; 27 décembre 1862, p. 909 ; 18 janvier 1864, p. 1047 ; 11 mars 1868, t. II, p. 140 ; 27 janvier 1864, t. I, p. 1049.

56. *Ibid.*, 28 septembre 1862, p. 862 ; 2 juin 1860, p. 568 ; 12 au 16 août 1859, p. 468 ; 13 avril 1860, p. 552.

57. 3 juillet 1868, t. II, p. 159.

58. 19 janvier 1857, t. I, p. 232.

59. *Ibid.*, 3 juin 1864, p. 1077.

60. *Ibid.*, 8 juin 1862, p. 822.

61. *Ibid.*, 29 juin 1863, p. 982 ; 4 novembre 1866, t. II, p. 50 ; 11 août 1863, t. I, p. 995.

62. *Ibid.*, 5 janvier 1861, p. 658.